



**La représentation littéraire de la nature chez Amélie Nothomb.
Echos écologiques dans ses romans autobiographiques**



Corina da Rocha Soares

Universidade de Aveiro / FCT

cgwenaelle@gmail.com

Résumé:

Nous nous proposons d'analyser la présence d'échos écologiques dans les romans autobiographiques de l'écrivain belge Amélie Nothomb qui pourrait viser, par exemple, une défense de la nature vue comme un temple de la divinité ou comme un véhicule d'accès à la paix spirituelle. La nature nipponne, en effet, y est souvent sacralisée, puisqu'elle fut le sanctuaire de son enfance. L'osmose et la symbiose cherchées avec l'élément aquatique dans l'œuvre nothombienne est aussi un aspect à étudier, entre autres...

Abstract:

We propose to analyse the presence of ecological echos in the autobiographic novels of the Belgian writer Amélie Nothomb, that could stand for a defence of the nature, considered like a temple of divineness or an access vehicle to the spiritual peace, for instance. In fact, the Japanese nature is often sacralized in her novels, since it was her childhood sanctuary. The search of the osmosis and symbiosis with the aquatic element in the nothomb's work is also another aspect to study, among others...

Mots-clefs: écocritique - Amélie Nothomb - valeurs et divinisation de la nature.

Keywords: ecocriticism - Amélie Nothomb - nature's values and divinization.

ⁱ Toutes les illustrations de cet article accompagnant les syntagmes en caractère gras sont issues du moteur de recherche *yahoo.fr*.

1. Présentation d'Amélie Nothomb et de son œuvre

Amélie Nothomb (née Fabienne, le 13 août 1967 à Kobe, au Japon) est une écrivaine belge de langue française. Son père, Patrick Nothomb, est diplomate, ce qui fit qu'elle séjourna dans plusieurs pays comme le Japon où elle passa ses cinq premières années, dont elle restera profondément marquée. Puis, elle vivra successivement en Chine, à New York, au Bangladesh, en Birmanie et au Laos, avant de débarquer à dix-sept ans en Belgique, où elle entame une licence en philologie romane.

De cette époque, elle ne cache nullement garder de douloureux souvenirs : incomprise et rejetée, elle se retrouva confrontée à une mentalité qui lui était inconnue jusque là. C'est d'ailleurs à partir de cette période, alors âgée de dix-sept ans, que, se disant atteinte de " graphomanie ", elle écrit. En 1989, elle retourne alors au Japon et part travailler comme interprète dans une entreprise japonaise. Cette expérience fut un échec et elle régressa définitivement en Belgique un an plus tard.

C'est en 1992, alors âgée de vingt-cinq ans, qu'elle fait son entrée fracassante dans le monde des lettres avec son roman *Hygiène de l'assassin*. Depuis, elle publie un roman par an, fictionnel ou autobiographique, lancé systématiquement à chaque rentrée littéraire¹.

Si les options génériques d'Amélie Nothomb sont très hétéroclites (contes fantastiques, tragi-comédies, auto-fiction, etc.), les thèmes récurrents dans l'œuvre d'Amélie Nothomb seraient l'amour et la mort, ou, comme l'explique Baptiste Liger, le " mariage entre Eros et Thanatos, thème déjà sous-jacent de toute son œuvre " (*apud* Liger In Garcia, 2006: 37). La perte dramatique de l'enfance, étape divine de l'existence, est un autre thème cher à cette écrivain belge qui perçoit l'adolescence comme le premier trépas de l'être humain, puisqu'il y perd son innocence, d'où la présence d'autres thèmes tels que la peur, l'angoisse du néant et du vide. On retrouve aussi des sujets tels que les rapports à l'autre, la

¹ *Le Sabotage amoureux* (1993), *Les Combustibles* (1994), *Les Catilinaires* (1995), *Péplum* (1996), *Attentat* (1997), *Mercurie* (1998), *Stupeur et tremblements* (1999, qui reçut le Grand Prix du roman de l'Académie française), *Métaphysique des tubes* (2000), *Cosmétique de l'ennemi* (2001), *Robert des noms propres* (2002), *Antéchrista* (2003), *Biographie de la faim* (2004), *Acide sulfurique* (2005), *Journal d'Hirondelle* (2006), *Ni d'Eve ni d'Adam* (2007) et *Le fait du prince* (2008), tous publiés chez Albin Michel.

confrontation entre laideur et beauté, l'ennemi intérieur, le poids des mots et la force du langage, notamment lors de confrontations verbales.²

2. Amélie Nothomb sur la présence de la nature dans ses romans

Dans une interview publiée cette année dans le journal *Le Point*, Amélie Nothomb répond à cette question posée par la journaliste Marie-France Leclère :

Le Point : La nature est peu présente dans vos livres...

A. N. : ... Mais quand elle l'est, elle y prend une place phénoménale. Cela se sent surtout dans mes livres japonais... Rilke a dit cette chose magnifique : 'La nature nous donne l'exemple, parce que la nature va toujours au plus difficile.' J'y songe beaucoup. Au plus complexe de mes livres, il y a la nature, même si je n'en parle pas expressément.³ (Leclère, 2008)

En effet, pour les lecteurs moins attentifs, la nature ne trouve pas de présence marquée dans l'œuvre d'Amélie Nothomb. Cependant, même si elle ne parle pas « expressément » de la nature, comme elle le dit, il est vrai que retentissent dans plusieurs de ses romans des échos écologiques lorsque beaucoup des paysages et des décors qu'elle mentionne revêtissent une telle charge de sacré que l'on est en droit de se demander si Amélie Nothomb n'y prône pas, alors, la préservation de l'environnement – même si ce n'est que par l'inconscient du texte. C'est ce que nous tâcherons ici de prouver.

Suivant la piste donnée par la romancière, nous nous proposons donc d'analyser la présence de la nature et les valeurs qui pourraient lui être assignées dans ses romans dits

² Nothomb traduit dans ses romans les marques psychologiques par une narration à la lisière du fantastique et du surnaturel, car le surgissement de la souffrance dans une vie humaine est, pour elle, de l'ordre du basculement soudain et irréversible dans une forme de folie. Ses romans peuvent se rattacher à l'une des principales tendances littéraires belges, celle du "réalisme magique" qui, d'après Roland Mortier, relève de "la transgression des bornes du réel. [...] On parlera alors de 'réalisme magique' ou de 'fantastique réel', qui se distingue de la création proprement fantastique". (Mortier, *apud* Joiret, 1999 : 3). Cette tendance belge se caractérise par "l'irrationnel, une sensibilité tournée vers le mystère des êtres et des choses, une curiosité tendue vers ce qui se cache derrière le miroir où se reflète le quotidien." (Ibidem).

³ (Cont.) " Le film que j'évoque dans *Le Fait du prince* (NDLR, page 118) existe : au moment de mourir au pôle Nord, une femme a filmé une immensité blanche sans contour. Je l'ai vu au Palais de Tokyo à Paris et il m'a bouleversée. Cette neige, ce blanc... j'ai cette théorie que le papier nous a été enseigné par la neige, que la trace dans la neige est la première écriture. Et puis, il y a la page blanche, l'idée de recommencer une vie..."

« japonais », ce qui revient à dire ses romans autobiographiques, à savoir, *Le sabotage amoureux*, *Stupeur et tremblements*, *Métaphysique des tubes*, *Biographie de la faim* et *Ni d'Eve ni d'Adam*.

3. Parcours des romans autobiographiques



Dans son premier roman autobiographique *Le Sabotage amoureux*, publié en 1993, Amélie Nothomb nous raconte, à la première personne, son enfance passée entre 1973 et 1975 en Chine. Ce roman est surtout le récit badin de la guerre à laquelle se livraient les enfants des ambassadeurs, regroupés dans la cité ghetto San Li Tun de Pékin, conflit où participa la jeune Amélie, alors âgée de cinq ans, détenant le rôle d'« éclaireur » sur son vélo transfiguré en cheval. C'est à cette époque aussi qu'elle connut l'amour à travers la jeune Italienne Elena, personnage cruel et inaccessible.

Le décor de ce roman est la Chine communiste des années 70, dont les traits de laideur sont souvent mentionnés : en effet, Pékin et son ghetto réservé à la communauté internationale de **San Li Tun** sont décrits comme “la Laideur Habitable” où “presque tout était hideux” et qui “sentait le vomi d'enfant”, ce qui eut pour effet d'arracher des larmes à la mère de la narratrice le soir de leur arrivée. (Nothomb, 1993: 5-6). Cet environnement désagréable et nauséabond a pour caractéristique importante le fait que pas une seule empreinte de la nature ne s'y trouve, dont la cause nous paraît être la suprématie du béton caractéristique de la ville⁴ :



C'était l'immondice, la désespérance, la coulée de béton, le ghetto, la surveillance – autant de disciplines dans lesquelles les Chinois excellent. [...] Le ghetto est entouré de murs élevés, les murs sont entourés de soldats chinois. Les bâtiments ressemblent à des prisons. Un appartement du quatrième étage nous est attribué. Il n'y a pas d'ascenseur et les huit volées d'escalier ruissellent d'urine. [...] ma mère pleure. (Nothomb, *op.cit.* : 9, 12).

⁴ « C'était l'immondice, la désespérance, la coulée de béton, le ghetto, la surveillance – autant de disciplines dans lesquelles les Chinois excellent. » (p.9) ; « Le ghetto est entouré de murs élevés, les murs sont entourés de soldats chinois. Les bâtiments ressemblent à des prisons. Un appartement du quatrième étage nous est attribué. Il n'y a pas d'ascenseur et les huit volées d'escalier ruissellent d'urine. (...) ma mère pleure. » (p.12).

D'ailleurs, l'œil perspicace du protagoniste l'amène à tisser l'assertion suivante : "Un pays communiste est un pays où il y a des ventilateurs. [...] ces fleurs étranges, à corolle pivotante enfermée dans un panier à salade." (Nothomb, *op.cit.* : 23). Ainsi donc, l'indice majeur des pays communistes se trouve être la présence de machines industrielles telles que ces ventilateurs qui prétendent agir sur la nature pour le bienfait de l'être humain. Observation qui mériterait plusieurs interprétations...



On pourrait donc penser que lorsqu' Amélie Nothomb nous emmène dans son roman sur la campagne chinoise, dans le **désert de Gobi**, que son constat sera différent et que la nature y trouvera une place réservée... Erreur; en effet, il s'agit d'un paysage totalement dénudé, désert, ce qui a pour effet de renforcer l'idée que la Chine, sous le regard de cette enfant, n'a aucune intention écologique, puisque la nature y est morte :

On connaît mal la tristesse du monde si l'on n'a pas vu les terres qui entourent Pékin. Il est difficile de concevoir que l'Empire le plus prestigieux de l'Histoire ait pu s'édifier sur une telle maigreur. Le désert est une belle chose. Mais un désert déguisé en campagne est un spectacle pénible. Les moindres cultures avaient l'air exténué. [...] S'il y a sur cette planète un paysage désolé, c'est celui-là. (Nothomb, *op.cit.* : 63).

Toutefois, la nature exposée dans ce roman autobiographique ne revêt pas uniquement ce caractère misérable, sale et hideux. En effet, le lecteur peut y retrouver plusieurs traces de la neige qui, tantôt est célébrée pour sa "blancheur confondante", ou, paradoxalement, observée afin de souligner sa transformation en une bourbe crasseuse, "un fatras gris, collant". Ainsi, "la neige était la seule chose qui pût cacher la laideur de Pékin. [...] Le béton chinois, le plus affreux béton du monde, disparaissait sous la blancheur confondante." (Nothomb, *op.cit.* : 97). Néanmoins, l'élément naturel qu'est la neige est éphémère et se transfigure :

Il est frappant de constater combien la laideur est toujours la plus forte : ainsi, à peine les flocons neufs atterrirent-ils sur le sol pékinois qu'ils devenaient hideux. (...) Qu'une chose aussi ravissante, aussi feutrée, aussi douce, aussi tournoyante, aussi légère que la neige puisse

se transformer si vite en son contraire – un fatras gris, collant, figé, pesant, rugueux - est une saloperie dont je ne me remets pas. (Nothomb, *op.cit.* : 98).

La neige revêt donc le visage métaphorique de la vie et de sa décrépitude. Elle représente bien plus pour la narratrice qui lui dédie des paragraphes entiers⁵ dans cette biographie romancée, comme l'illustre cet exemple : "Au fond, c'est la neige qui a inventé le mystère. Par le fait même, c'est elle qui a inventé la poésie, l'estampe, le point d'interrogation – et ce grand jeu de piste qu'est l'amour." (Nothomb, *op.cit.* :104).

Enfin, l'environnement floral trouve aussi sa place dans ce récit. Une place assez cocasse si l'on pense à la définition donnée par Amélie Nothomb : " Qu'est-ce qu'une fleur ? Un sexe géant qui s'est mis sur son trente et un." (Nothomb, *op.cit.* : 105). Mais, la présence de ces fleurs dans le ghetto de San Li Tun est, une fois encore, décevante⁶ : "A San Li Tun, il y avait très peu de fleurs, et elles étaient moches. [...] [Elles] paraissaient fagotées." (*ibidem*). Pourtant, cette flore a une caractéristique particulière : leur arôme de doléance d'un passé lointain : " Si l'on enfouissait son nez en leur corolle [...], on avait envie de pleurer – que peut-il donc y avoir de si déchirant, pourquoi cette nostalgie de souvenirs qui ne sont pas les siens ? " (Nothomb, *op.cit.* :106).



Dans le roman *Stupeur et Tremblements*, publié en 1999, la trame est simple : au début des années 90, Amélie Nothomb retourne au Japon et entre alors dans la compagnie Yumimoto. Elle va découvrir à ses dépens l'implacable rigueur de l'autorité d'entreprise, et d'échecs en maladresses, elle nous raconte avec humour son parcours descendant dans cette firme nippone, une descente aux enfers provoquée par ses supérieurs Mr. Omochi et surtout Mlle Fubuki Mori qui lui infligent des tâches de plus en plus humiliantes, la dernière étant surveillante des toilettes, ce qu'elle appelle " madame Pipi ".

Impossible donc, comme d'aucuns pourraient le penser, d'y trouver des indices de la nature dans ce roman autobiographique ... Une lecture plus attentive prouve le contraire. Ainsi, subjuguée par la beauté de sa supérieure, la narratrice compare Fubuki Mori au **nadeshiko**, l' " œillet du vieux Japon " (Nothomb, 1999: 15), même lorsque celle-ci agit comme une tortionnaire envers elle.



⁵ Cf. Nothomb, 1993 : 104,105

⁶ « A San Li Tun, il y avait très peu de fleurs, et elles étaient moches. (...) [Elles] paraissaient fagotées »

Par ailleurs, les noms des personnages du roman sont étroitement liés à la nature : le nom de Fubuki Mori signifie forêt et l'idéogramme de son prénom signifie " tempête de neige " ⁷ ; Amélie Nothomb, quant à elle, a, comme elle le fera souvent remarquer dans ses romans, la pluie dans les deux premières syllabes de la version japonaise de son prénom (Cf.Nothomb, *op.cit.* : 73).

Plus loin, la forêt, avec sa multitude d'espèces d'arbres, est utilisée comme comparaison du langage qu'utilise la narratrice, construit par des héritages langagiers et culturels de plusieurs nationalités :

Si le langage était une forêt, m'était-il possible de cacher, derrière les hêtres français, les tilleuls anglais, les chênes latins et les oliviers grecs, l'immensité des cryptomères nippons, qui en l'occurrence eussent été bien nommés ? (Nothomb, *op.cit.* : 22).



Fouillant dans ses souvenirs d'enfance, Amélie Nothomb remémore ses premières années dans le Kansai, village de **Shukugawa**, dans un bref passage qui laisse transpercer des sentiments mélancoliques et nostalgiques envers ces " lieux mythologiques ", comme elle préfère les caractériser ⁸ : "l'évocation de ces lieux mythologiques me mettait les larmes aux yeux. [...] C'était là [...] que battait mon cœur depuis ce jour où [...] j'avais quitté les montagnes nippones pour le désert chinois." (Nothomb, *op.cit.* :25). Le Kansai est un thème qui reviendra dans d'autres romans, comme nous allons le voir plus loin.

Puis, alors que la narratrice est prise à la tâche de photocopier pour la énième fois le règlement du club de golf dont Mr. Saito était l'affilié, elle est prise de remords écologiques, puisqu'une feuille de papier équivaut, si nous y pensons bien, à un arbre mort :

J'eus plutôt envie de pleurer, à l'idée des pauvres arbres innocents que mon supérieur gaspillait pour me châtier. J'imaginai les forêts du Japon de mon enfance, [...] rasées à la seule fin de punir un être aussi insignifiant que moi. (Nothomb, *op.cit.* : 33).

⁷ La narratrice lui dédie, plus loin, un discours d'immolation, soulignant les ravages que Fubuki, transfigurée en tempête de neige, peut provoquer (cf. Nothomb, 1999 : 158-159)

⁸ « L'évocation de ces lieux mythologiques me mettait les larmes aux yeux. (...) C'était là (...) que battait mon cœur depuis ce jour où (...) j'avais quitté les montagnes nippones pour le désert chinois. » (p.25)



Dans *Métaphysique des tubes*, qui date de l'an 2000, la jeune romancière belge narre sa vie au Japon jusqu'à l'âge de cinq ans, sous le regard d'un bébé au statut divin, utilisant le langage d'un adulte. Rappelons que ce roman est construit au rythme des saisons (depuis 1970, dans les montagnes du Kansai, village de Shukugawa, jusqu'à ce qu'Amélie ait cinq ans, où elle partira pour la Chine).

Parce que le décor de ce récit autobiographique est le Japon natal vénéré, il est normal que se soit celui qui laisse le plus de place aux éléments de la nature, dont la valeur émotionnelle est beaucoup plus dense, puisqu'elle est attachée au sanctuaire immaculé de l'enfance. Ainsi, première constatation écologique et poétique de la jeune Amélie : les plantes vivent :

Les plantes, légumes compris, [...] frémissent à l'approche de l'orage, pleurent d'allégresse au lever du jour, se blindent de mépris lorsqu'on les agresse et se livrent à la danse des sept voiles quand la saison est aux pollens. Elles ont un regard [...], même si personne ne sait où sont leurs pupilles. (Nothomb, 2000 : 12)

Le **jardin**, dans toute la splendeur de sa beauté japonaise, est, en outre, souvent présent (Cf. Nothomb, op.cit. : 33). Ajouté à d'autres éléments de l'environnement naturel, il fait partie intégrante des résidences des Dieux mais aussi de l'identité nippone : " être japonaise consistait à vivre au cœur de la beauté et de l'adoration, [...] à s'empiffrer des fleurs exagérément odorantes du jardin mouillé de pluie, à s'asseoir au bord de l'étang de pierre, à regarder, au loin, les montagnes grandes comme l'intérieur de sa poitrine. " (Nothomb, op.cit. : 67).



Au demeurant, le jardin, de part la relation qui s'établie entre lui et cette enfant-bébé traitée comme un Dieu, se voit assigné une valeur de sacré, qui rappelle l'Eden, inspirant un respect religieux et un désir d'invulnérabilité, ce qui rejoint les valeurs écologiques de notre époque. Le jardin est ainsi comparé à un temple, à un sanctuaire naturel dont l'idole serait Amélie avec l'innocence, la candeur et la pureté de ses trois ans :

[...] les quatre murs du jardin : ce dernier était mon temple. Une portion de terrain plantée de fleurs et d'arbres et entourée d'une enceinte : on n'a rien inventé de mieux pour réconcilier

avec l'univers. [...] Quand Dieu a besoin d'un lieu pour symboliser le bonheur terrestre, [...] il élit le jardin. (Nothomb, *op.cit.* : 69-70).



En parallèle avec le jardin, la jeune Amélie vénère dans ce roman un petit lac où elle apprit à nager et qu'elle baptisa **Petit Lac Vert**. Pour elle, "c'était le paradis liquide. Il était tiède et ravissant, perdu dans une foison d'azalées." (Nothomb, *op.cit.* : 83). Cet autre espace mythique qui suscite l'osmose parfaite avec l'eau – l'élément naturel par excellence pour l'auteur, comme nous pouvons le voir tout au long de son œuvre littéraire – ce lac initiatique est, en fait, un élément naturel créé pour ce petit Dieu qu'est la protagoniste, ce qui reviendrait à dire que la nature, ici, est au service de l'enfant qui se croit être une divinité : "Quand ma tête émergeait [de l'eau du lac], je voyais les montagnes boisées s'élever autour de moi. J'étais le centre géométrique d'un cercle de splendeur qui ne cessait de s'élargir." (*ibidem*).

La nage dans le Petit Lac Vert devint alors un rituel quotidien qui lui permettait d'entrer en contact avec l'élément liquide, et dont la symbiose parfaite était atteinte lorsque tombait une averse, ce qui lui permettait de partager son don d'invulnérabilité :

L'eau en dessous de moi, l'eau au-dessus de moi, l'eau en moi – l'eau, c'était moi. Ce n'était pas pour rien que mon prénom, en japonais, comportait la pluie. À son image, je me sentais précieuse et dangereuse [...], je me sentais invulnérable. (Nothomb, *op.cit.* : 122-123)

Néanmoins, paradoxalement, l'eau porteuse d'invincibilité et donc de vie éternelle est aussi porteuse de mort, que se soit par noyade ou par suicide de la narratrice de trois ans. L'élément aquatique, son "élément ami" (Nothomb, *op.cit.* : 118) est donc hétéroclite, voir même contradictoire dans ses qualités ; il a pourtant une caractéristique permanente pour Amélie: la séduction. En effet, avant d'apprendre à nager dans le Petit Lac Vert, Amélie connaît la mer du Japon, dont la beauté la subjuga (*sic*, Nothomb, *op.cit.*: 77), à l'inverse



de la **baie d'Osaka** dont la pollution est condamnée par la narratrice, sur un écho écologique : "la baie d'Osaka [...] regorgeait d'immondices : autant nager dans les égouts." (Nothomb, *op.cit.* : 77).

C'est donc sur la **plage de Tottori** que l'enfant connaît pour la première fois la mer et dont l'eau lui arracha un " hurlement de plaisir et d'extase " ⁹ (Nothomb, *op.cit.*: 78). Ce fut pourtant cette même mer qui lui fit, un jour, perdre pied, séduite par son immensité, et qui aurait pu provoquer sa noyade, ne fût le petit Hugo, qui vivait avec eux et qui prévint la mère d'Amélie... Ce furent aussi les inondations pendant la saison des pluies qui faillirent tuer son père tombé dans un *ô-miso*, le caniveau typiquement grand ouvert dans les rues (Cf. Nothomb, *op.cit.*: 115-121).



La mort par provocation devint, à la fin de ce roman, une mort désirée. Episode fabuleux ou non, l'enfant de trois ans décida de se laisser mourir dans le bassin de son jardin après y avoir basculé ¹⁰. Le lecteur prévenu comprendra que la raison de ce suicide est simple : Amélie ne veut pas quitter son Japon natal pour la Chine et c'est la seule façon d'y rester pour l'éternité, en symbiose parfaite avec son élément de prédilection...

Cette perte du Japon natal, ce " deuil du pays bien-aimé ", est vécu de façon tragique et traumatique par la romancière qui sentencie : " 'Ce qui t'a été donné te sera repris' : ta vie entière sera rythmée par le deuil. Deuil [...] de la montagne, des fleurs [...]. Deuil au sens fort, car tu ne récupéreras rien, car tu ne retrouveras rien. " (Nothomb, *op.cit.*: 136).

Assertions qui nous permettent, ici, d'effectuer un parallèle avec l'écologie et le sentiment poignant de la perte de la nature, de la Genèse biblique... La fin du paradis est d'ailleurs ressentie par la narratrice lorsqu'elle décrit la seconde moitié du mois d'août, crépuscule de la vie où la nature commence sa décrépitude et son évanescence:

Dès le 15 août, la mort l'emporte. Certes, [...] les arbres sont si chevelus que leur calvitie prochaine est inimaginable. Et pourtant, ce n'est pas l'âge d'or, pour cette raison que l'âge d'or est impossible, pour cette raison que la stabilité n'existe pas. [...] Je sentais qu'une agonie se préparait. La nature en faisait trop : cela cachait quelque chose. (Nothomb, *op.cit.* :154-155).

⁹ *Mer* fut, d'ailleurs, selon la narratrice, son septième mot.

¹⁰ Cf. Nothomb, 2000: 159-166.

Serait-ce ici un avertissement écologique de la part de l'auteur qui nous rappelle que rien n'est éternel et encore moins l'environnement et qu'il est donc de notre devoir de vénérer la nature et de la préserver ?

De manière moins appuyée, d'autres éléments de la nature qui ravissent l'auteur trouvent aussi leur place dans ce roman. C'est le cas des odeurs, des couleurs et des bruits de la nuit (Cf. Nothomb, *op.cit.* : 88-89) scrutés avec amour; les orages de juillet, d'une " beauté effarante " (Nothomb, *op.cit.* : 113) et dont le tonnerre est ressenti par Amélie comme une force salvatrice¹¹, ce qui est étonnant si l'on pense que la plupart des enfants sont plutôt terrorisés lorsqu'ils entendent la foudre... Le mois de mai, détonateur de floraison de la nature est comparé à l'Éden (Cf. Nothomb, *op.cit.* : 95). Toutefois, cette observation va rapidement s'inverser lorsque le protagoniste s'aperçoit que c'est le mois des garçons pour les Japonais, symbolisés par la carpe *koï*.



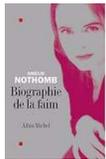
Ce genre de carpe est observé pour la première fois dans le **Futatabi**, un arboretum nippon qu'Amélie appelle, peut-être dans son inconscient écologique, " sanctuaire végétal " et dont la magnificence révérencieuse lui est sensible: " Je marchais le nez en l'air, effarée par la splendeur immense des cryptomères [...]. On ne pouvait qu'être subjuguée par la superbe de cette nature arrangée. " (Nothomb, *op.cit.* : 96). Les **carpes Koï**, elles, dégoûtent totalement l'enfant qui résume : " Il n'y avait pas plus disgracieux que ces carpes. " (Nothomb, *op.cit.* : 97). Conclusion confirmée lorsqu'elle les compare à d'autres espèces aquatiques lors de sa visite " ichtyologique " à l'**aquarium de Kobé**:



J'observai longtemps la faune des vastes bassins verrés : je découvris des animaux plus charmants et gracieux les uns que les autres. Certains étaient fantasmagoriques comme de l'art abstrait. Un créateur se fût régalé de tant d'élégance importable et cependant portée. Ma conclusion fut sans appel : de tous les poissons, le plus nul – le seul à être nul – était la carpe. (Nothomb, *op.cit.*: 99).

¹¹ " Le grondement du tonnerre, dans la montagne, était le plus beau bruit du monde. " (Nothomb, 2000: 124).

Ironie du destin, ses parents vont lui offrir, comme cadeau d'anniversaire, trois carpes et lui confient la tâche de les nourrir quotidiennement : un supplice pour Amélie, surtout lorsqu'elle observe leurs bouches " d'égout ", un spectacle pénible décrit dans plusieurs pages de ce roman¹². Evidemment, nous pourrions aussi expliquer cette répugnance pour les carpes par un sentiment féministe puisqu'elles qu'elles symbolisent les garçons, en mai, et ce d'une façon plutôt machiste, puisqu'il n'existe pas de mois réservé aux filles ; d'un autre côté, le fait que les deux garçons qui vivent avec Amélie – son frère André et le petit Hugo – rendent la vie de la jeune enfant infernale peut aussi y jouer un rôle.



Le roman *Biographie de la faim*, lancé en 2004, est un récit autobiographique de l'auteur, depuis sa naissance jusqu'à son embauche comme interprète au sein d'une grande entreprise au Japon¹³. Amélie Nothomb y raconte son enfance de « globe-trotteuse » qui parcourt le monde, dans les années 70, au gré des mutations de son père diplomate : le Japon, la Chine, New York, le Bangladesh, la Birmanie, le Laos, Bruxelles et enfin Tokyo... L'humour est souvent présent dans les descriptions de la situation politique et sociale des pays où elle séjourne.

L'incipit de ce roman consiste en une réflexion sur la faim – qu'elle soit de l'organisme ou de l'esprit et sur une observation écologique : Amélie nous parle de la substance et de la surabondance des aliments offerts par la nature dans **l'île du Vanuatu** (qui



se situe dans les Nouvelles-Hébrides, en Océanie)¹⁴. Sa population ne manque de rien, puisque la nature s'occupe de tout et provoque



l'absence de faim, d'envie et de désir. Si la planète entière suivait l'exemple de cette île, l'environnement ne serait pas ce qu'il est aujourd'hui et l'être humain vivrait beaucoup plus heureux...

Mais la narratrice souffre depuis toujours de faim de tout, et elle est assoiffée d'eau, comme nous l'avons déjà vu dans d'autres romans. Dans cette autobiographie romancée, elle avoue sa potomanie : " Je ne sais pas si la potomanie était une maladie de mon corps. J'y

¹² Cf. Nothomb, 2000 : 146, 149, 150, 152, 158.

¹³ Episode narré dans *Stupeur et Tremblements*, 2000

¹⁴ D'ailleurs, selon l'enquête du *Happy Planet Index*, qui prend en compte l'espérance de vie, la satisfaction de l'existence et l'empreinte écologique, il s'agit du pays le plus heureux du monde (Cf. <http://www.happyplanetindex.org/>).

verrais plutôt la santé de mon âme : n'est-ce pas la métaphore physiologique de mon besoin d'absolu ? ” (Nothomb, 2004 :166). Cette potomanie est, de surcroît, une autre forme de vénération de l'eau et se désaltérer est un rituel sacré:

Boire était la prière, l'accès direct au sacré. Et pourquoi se contenter d'une gorge de sacré quand il y a tout ça à boire ? Parmi les beautés, l'eau était la plus miraculeuse. [...] Je buvais des litres et il en restait toujours autant. L'eau désaltérait sans s'altérer et sans altérer ma soif. Elle m'enseignait l'infini véritable. (Nothomb, *op.cit.*: 60-61).

Remarquons qu'Amélie Nothomb oublie, ici, que l'eau potable est un bien précieux sur terre et qu'il n'est pas du tout intarissable, d'où l'urgence actuelle de l'économiser.

L'eau, donc, continue à être fortement présente dans ce roman où Amélie affirme : “ ce que l'on peut *accomplir de plus beau sur cette planète : aller dans l'eau* ” (Nothomb,



op.cit.: 136). La prédominance de cet élément au **Bangladesh** est pour elle l'unique beauté de ce pays ravagé par la misère et la faim et le seul souvenir que la narratrice et sa sœur rapporteront de leur séjour à New

York sera, précisément, un flacon de l'eau de Klent Cliffes, un ranch dans les proximités, où la famille avait pour habitude de s'y reposer.

La mer est un lieu de plaisance, que ce soit en Belgique, quand sa sœur Juliette



l'emmenait souvent sur la **plage de Le Coq** (Cf. Nothomb, *op.cit.* : 228) ou au Bangladesh, dans la station balnéaire de **Cox's Bazar** (Cf. Nothomb, *op.cit.* :191), où même les vagues monstrueuses

n'empêchèrent aucunement Amélie de séjourner dans l'eau. Et c'est justement alors qu'elle était dans l'eau depuis des heures que la fillette de



douze ans vécut l'expérience traumatisante d'une agression sexuelle de quatre indiens, ce qu'elle désigne comme “ les mains de la mer ” (Nothomb, *op.cit.* : 192), ce qui eut pour effet de l'éloigner définitivement de son élément préféré : “On ne me vit plus jamais dans aucune eau.” (Nothomb, *op.cit.* :193). Une fois encore, l'élément aquatique prend plusieurs visages dans l'œuvre nothombienne.

Mise à part l'eau, d'autres aspects de la nature viennent enrichir le récit de *Biographie de la faim*, avec des divergences marquées par les mutations géographiques causées par la

profession du père d'Amélie. Le premier contraste, déjà noté dans *Le sabotage amoureux*, est celui qui marque la nature nipponne et la région de Gobi, en Chine :

Je quittais une montagne verdoyante et je trouvais un désert, celui de Gobi, qui était le climat de Pékin. Ma terre était celle de l'eau, cette Chine était sécheresse. L'air d'ici était douloureux à respirer tant il était aride. [...] Ma terre était celle de la nature, des fleurs et des arbres, mon Japon était un jardin de montagne. Pékin était ce que la ville a inventé de plus laid, de plus concentrationnaire en matière de béton. (Nothomb, *op.cit.*:72)

Il est évident que cette vision déchirante de la Chine est troublée par le fait que l'exil a été forcé. Mais une autre lecture s'impose à la lumière de l'écocritique : la force vitale, la liberté et l'épanouissement d'un être humain sont reliés à l'abondance de la nature et à un environnement rural, champêtre et bucolique immaculé ; alors que le deuil, la prison et le renfermement de l'existence sont provoqués par l'absence de la nature, exterminée par l'avancée du béton citadin.



La ville de **New York**, de son côté, est décrite comme " la liesse! ", une réjouissance collective, un lieu exubérant, fiévreux, contaminant, malgré l'absence de la nature : l'âge de la narratrice n'est plus le même et la contemplation écologique ne la satisfait plus ; le rythme étourdissant de la vie urbaine et le vertige architectural des gratte-ciel prennent le dessus (Cf. Nothomb, *op.cit.* : 106).

Et pourtant, tout n'est pas perdu : Amélie Nothomb se souvient du ciel new-yorkais et du coucher de soleil du haut de son immeuble, observés en nageant dans la piscine à toit en verre : "Les couleurs des ciels new-yorkais étaient invraisemblables. Il y avait trop de splendeur à avaler : mes yeux parvenaient cependant à tout engloutir. " (Nothomb, *op.cit.*: 116).

Pareillement, ses attaches à la nature se resserrent lorsque toute la famille passe les week-ends et une partie des vacances dans le **ranch Kent Cliffes** déjà mentionné, dans une forêt à 1h30 de New York. Cet endroit écolo permet à Amélie et à sa sœur Juliette de reprendre goût à la nature: " Nous dormions dans une chambrette où nous entendions si fort les bruits des animaux nocturnes et des arbres qui craquaient que nous nous serrions l'une



contre l'autre dans le lit, terrifiées de joie. '' (Nothomb, *op.cit.* :123). Le contact avec les chevaux laisse un souvenir inoubliable : celui d'entrer dans l'eau du lac montée sur eux. La neige, enfin, venait s'ajouter à ces moments forts de communion avec la nature. (Cf. Nothomb, *op.cit.*: 124).

De onze à treize ans, le père d'Amélie est muté au Bangladesh, dans la ville de Dacca. Epoque où la famille en profita pour visiter **Darjeeling** – dont le souvenir est lié à sa beauté nostalgique qui renversa Amélie (*sic*, Nothomb, *op.cit.* :198) et à son thé légendaire¹⁵ – ainsi que l'Everest. De treize à quinze ans, l'auteur vécut en Birmanie, étape de son existence qu'elle développe très peu, même si elle affirme que '' c'était le plus beau pays du monde '', sublimée qu'elle fut, par exemple, par l'ancienne cité des temples de **Pagan** (Cf. Nothomb, *op.cit.* : 203).



Son passage au Laos, de quinze à dix-sept ans, est à peine mentionné, puisque l'adolescence a très mal été vécue par Amélie qui s'enclavait dans sa chambre, se réfugiant dans la lecture et l'anorexie. Son seul lien avec le monde extérieur était les oiseaux dont elle observait le vol par sa fenêtre. Naturellement, il est facile au lecteur d'interpréter le rôle symbolique joué par ces animaux : ils rehaussent, par le contraste de leur esprit de liberté, le renfermement dont est victime la jeune adolescente: ''J'aurais tant voulu être cela : une chose sans détermination, libre de voler n'importe où. Au lieu de quoi j'étais enfermée dans un corps hostile et malade et dans un esprit obsédé par la destruction.'' (Nothomb, *op.cit.* : 225).

Enfin, le roman s'achève avec le retour d'Amélie, seule, au Japon. Âgée de vingt ans, en juillet 1989, les retrouvailles avec la nature de son pays natal furent assez désenchantées, non pas parce que le village de Shukugawa avait changé, mais parce que le regard de la narratrice s'était métamorphosé : ce n'est plus l'enfant mais l'adulte qui observe les lieux (Cf. Nothomb, *op.cit.* : 235). Même le jardin divinisé lui est pénible à retrouver : ''[j'] interrogeais le jardin : il était pareil, mais j'avais quitté mon empire et je retrouvais un jardin.'' (Nothomb, *op.cit.* : 236). L'innocence perdue, c'est le monde industriel qui devient alors le champ d'observation de l'environnement d'Amélie-adulte, comme le **port de Tokyo** qui,

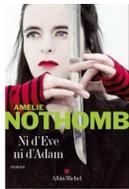
¹⁵ Rappelons que l'auteur a pour habitude de prendre chaque matin une tasse de thé si fort qu'elle dit qu'il lui court-circuite le cerveau.

contrairement à ce que l'on pourrait s'attendre, d'un point de vue écologique, est décrit comme un lieu de beauté :



Le soir, Rinri m'emmenait très souvent dans le port de Tokyo. Nous regardions les chimiquiers avec émotion. Il y avait d'absurdes amoncellements de pneus. Ce que j'aimais le plus, c'était contempler l'enfilade des gigantesques grues Komatsu : ces oiseaux de métal défiaient la mer avec une majesté martiale dont l'esthétisme m'exaltait. [...] C'était beau. (Nothomb, *op.cit.*: 236-237).

Mais ce sont, sans doute, les sentiments amoureux que la narratrice éprouve pour Rinri qui perturbent et embuent son regard...La beauté des choses n'est-elle pas dans l'esprit de celui qui les contemple, comme le disait le philosophe David Hume ?



Le dernier roman autobiographique *Ni d'Eve ni d'Adam*, publié l'an dernier, raconte la relation amoureuse d'Amélie Nothomb avec le Tokyoïte Rinri, lors de son retour au Japon. Sur fonds de paysage nippon, leur histoire est pleine d'instant singuliers, voire même saugrenus, reproduits dans le style cocasse auquel l'auteur nous a habitué, le moment fort étant l'impasse où se situe leur amour, puisque Rinri désire le mariage et Amélie veut plutôt le fuir.

Puisqu'il s'agit d'une histoire d'amour passée dans son pays de prédilection, il est logique que la nature y soit représentée de manière quasi mythique. Déjà, la narratrice ouvre le roman en nous informant de ce qu'elle préférerait dans la vie : " J'aimais le bruit de la pluie, me promener dans la montagne. " (Nothomb, 2007: 12). Plus loin, le contraste avec Bruxelles est mentionné puisqu'après le ciel gris de la capitale belge, elle se régale chaque matin avec le firmament tokyoïte " d'un bleu parfait " (Nothomb, *op.cit.*:16).

Elle part même à la recherche du Japon ancien et le retrouve avec beaucoup d'émotion à **Kamakura**, inversant la réception, tel un Dieu qui revient dans son sanctuaire: " Sous ce ciel si bleu, les toits [...] et l'air immobilisé par le gel me disaient qu'ils m'avaient attendue, que je leur avais manqué, que l'ordre du monde se trouvait restauré par mon retour. " (Nothomb, *op.cit.*: 31).



Alors que Rinri et Amélie se vouvoient encore, le jeune Japonais l’emmène au **parc de Hakone**, où ils traversèrent le lac adjectivé de “ lamartinien ” (Nothomb, *op.cit.*: 49) par la narratrice: la nature est donc bien le décor parfait pour les romantiques... À l’inverse, dans la capitale japonaise, Amélie Nothomb, prise d’une conscience écologique, observe que le vert et le naturel sont de plus en plus artificiels.



Citons, par exemple, l’appartement de Christine, une amie belge d’Amélie, où les plantes vertes sont un “ vestige de la préhistoire ” (Nothomb, *op.cit.*: 53) dans ce logement futuriste, ou la présence du polystyrène dans l’alimentation des jeunes (*Cf.* Nothomb, *op.cit.*: 56), ou, mieux encore, la contemplation affectionnée du métro aérien de Tokyo (*Cf.* Nothomb, *op.cit.* : 159-161).

Il existe, heureusement, des exceptions, comme les cerisiers en fleur (*Cf.* Nothomb, *op.cit.* : 72) – carte postale du Japon – ou le **parc Shirogane** avec sa “ forêt mythique ” (Nothomb, *op.cit.* : 90), où Rinri alluma un petit feu d’artifice qui fusionna métaphoriquement avec l’environnement naturel du parc : “La nuit argentait les bambous du parc Shirogane. Notre apocalypse de lucioles projetait son or sur cette matité blanche.” (Nothomb, *op.cit.* : 92).



Ajoutons d’autres références à la nature telles que le typhon habituel dans les terres japonaises (*Cf.* Nothomb, *op.cit.* : 151), les moustiques dont Amélie est le martyr privilégié (*Cf.* Nothomb, *op.cit.* : 156) et l’**automne nippon**, où “ la perfection de l’esthétique et du climat y est [...] assurée. ” (Nothomb, *op.cit.* :158).



Mais alors que l’eau était l’élément majeur de ces autobiographies antérieures, pour la première fois, Amélie Nothomb laisse la place d’honneur à la montagne dont elle dit être une grande amoureuse : “les montagnes du monde entier, à plus forte raison celles du Japon, exercent sur moi une séduction alarmante.” (Nothomb, *op.cit.* :113). Y voit-elle une paix céleste ou le symbolisme d’une transcendance et d’une ascension de nature spirituelle et ésotérique, la vérité est que ce



roman

nous raconte les escalades du **Mont Fuji** et du **mont Kumotori**¹⁶ effectuées par l’auteur. La tradition nipponne veut qu’un véritable Japonais doive escalader le mont Fuji afin de se montrer digne d’être nippon. La narratrice y voit donc un moyen alternatif d’acquérir cette nationalité tant désirée.

Mais, au long des pages qui décrivent cette escalade, le lecteur comprend bien que cette montagne est un antre sacré qui donne accès, par son ascension à un état mystique ; selon Amélie, l’initiatique devient un être zoroastrien (*Cf. Nothomb, op.cit. : 117-118, 121*). Ce décor revêt une telle charge de sacré que l’on est en droit de se demander si la narratrice, indirectement, ne prône pas la préservation de ce site/sanctuaire écologique...

D’ailleurs, assistant au lever du soleil du haut du volcan endormi, avec les autres montagnards anonymes, elle assista au « Banzai ! » crié unanimement, exprimant ‘le sentiment d’éternité japonaise suscité par ce spectacle’ (Nothomb, *op.cit. :125*). Un spectacle contraire à celui qu’elle observa durant la nuit qui lui montra le choc entre cette nature et la ville de Tokyo, ce ‘vaste champignon lumineux’ (Nothomb, *op.cit. :123*).

Par ailleurs, l’élément aquatique n’est pas totalement absent dans ce roman. Il occupe d’ailleurs une place importante lorsqu’Amélie nous raconte le petit séjour organisé par Rinri



sur l’**île de Sado**, en décembre. L’eau y prend toutes ses formes : liquide, lors de la traversée de la mer du Japon ou lors du bain dans le



furo à l’air libre (*Cf. Nothomb, op.cit. :195*), mais aussi quasi solide, sous la forme de neige,



tant adorée par la narratrice, lors de promenades sur l’île, lors du même bain dans le furo ou sur les **vergers de kakis** enneigés, convoités par le protagoniste (*Cf. Nothomb, op.cit.: 202*).

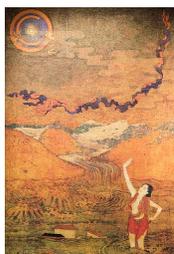
Enfin, l’eau est utilisée comme métaphore par Amélie afin d’expliquer son impossibilité à se marier : ‘ On ne retient pas l’eau. Oui, je t’irriguerai, j’apaiserai ta soif, mais que sais-je de ce que sera le cours de mon fleuve, tu ne te baigneras jamais deux fois dans la même fiancée. ’ (Nothomb, *op.cit. : 213*).

¹⁶ *Cf. Nothomb, 2007: 168-186.*

4. Observations finales



Ainsi donc, Amélie Nothomb avait raison lorsqu'elle précisait, dans son interview, que la nature, quand elle est présente dans ses romans, y prend une place phénoménale et que lui sont assignées plusieurs valeurs, même si les descriptions sont souvent dépouillées, voir même laconiques, lorsque l'écrivain ne fait que mentionner des lieux. Dans son œuvre autobiographique, le désir de vivre en harmonie avec la nature y est pressenti, influence certaine de son enfance japonaise.



Nous avons donc choisi cette **tapisserie orientale** afin d'illustrer la fin de notre réflexion écocritique, puisque nous avons pu observer, par ailleurs, qu'Amélie recherche la symbiose parfaite avec l'eau, son élément de prédilection.

En outre, ses romans autobiographiques résonnent d'échos écologiques lorsqu'elle parle des paysages de son Japon natal, le transformant en un sanctuaire sacré qu'il s'agit de protéger, que se soit dans sa mémoire ou comme héritage laissé aux générations futures.

Références bibliographiques :

- GARCIA, Daniel (2006). "Les silences d'Amélie". In : *Lire*, n°348, septembre 2006, pp.32-38.
- JOIRET, Michel et BERNARD, Marie-Ange (1999). *Littérature belge de langue française*. Bruxelles : Ed. Didier Hatier.
- LECLERE, Marie-Françoise (2008). "Amélie Nothomb, l'écriture et la vie". In : *Le Point*, 14 août 2008.
- NOTHOMB, Amélie (1993). *Le sabotage amoureux*. Paris : Albin Michel, col. Le Livre de Poche.
- (1999). *Stupeur et tremblements*. Paris : Albin Michel.
- (2000). *Métaphysique des tubes*. Paris : Albin Michel.
- (2004). *Biographie de la faim*. Paris : Albin Michel.
- (2007). *Ni d'Eve ni d'Adam*. Paris : Albin Michel.